

# IRVIN YALOM

## LA MALÉDICTION DU CHAT HONGROIS

GALLAÉDE ÉDITIONS

RÉCIT TRADUIT PAR DOMINIQUE LETELLIER

Extrait de la publication

***La Malédiction du chat hongrois. Contes de psychothérapie* est une histoire de femmes. Paula, Irène, Magnolia ou Momma, la courtisane de la mort, la veuve en colère, la mère nourricière ou encore le pire cauchemar du psy. Ces femmes auprès de qui le Dr Yalom n'a jamais eu peur de s'exposer jusqu'à se rendre parfois vulnérable, afin de mieux apprendre d'elles. Ces femmes que le Dr Yalom a aimées et qui ont marqué sa vie de thérapeute.**

**Six récits où il convoque une nouvelle fois tous ses talents de conteur pour explorer l'âme humaine et le lien entre patient et thérapeute. Six récits, de la réalité à la fiction, où le Dr Yalom fait peu à peu place à Irvin Yalom, l'écrivain d'*Et Nietzsche a pleuré*.**

## **SOMMAIRE**

**1 — P. 11**

**MOMMA ET LE SENS DE LA VIE**

**2 — P. 25**

**VOYAGES AVEC PAULA**

**3 — P. 67**

**RÉCONFORT DU SUD**

**4 — P. 101**

**SEPT LEÇONS SUPÉRIEURES  
DE THÉRAPIE DU DEUIL**

**5 — P. 181**

**DOUBLE EXPOSITION**

**6 — P. 233**

**LA MALÉDICTION DU CHAT HONGROIS**

**L'AUTEUR P. 282**



**IRVIN  
D. YALOM**

**LA MALÉDICTION  
DU CHAT HONGROIS**

**CONTES DE PSYCHOTHÉRAPIE**

**ROMAN**

**TRADUIT DE L'ANGLAIS  
(ÉTATS-UNIS)  
PAR DOMINIQUE LETELLIER**

**OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE**

**GALAADE ÉDITIONS**

© Irvin Yalom, 1999

Titre original : *Momma and the Meaning of Life*

Éditeur original : Basic Books

ISBN original : 978-0465043866

© Galaade Éditions, 2008,

pour la traduction française

ISBN papier : 978-2-35176-112-0

ISBN numérique : 978-2-35176-169-4

ISBN PDF : 978-2-35176-170-0

Photo : © Reid Yalom

Couverture :

Création : Mathilde Sébastien

Illustration : G. Klimt / The Girls (détail) / © AKG-  
Images / Erich Lessing

Galaade Éditions

43 rue des Cloÿs 75018 Paris | F

[www.galaade.com](http://www.galaade.com)

Pour Saul Spiro, psychiatre, poète, artiste.  
Avec gratitude pour nos quarante années d'amitié –  
quarante années de vie, de livres et de défis créatifs,  
partagés au même titre que notre scepticisme sur la signification de tout  
ce charivari.





# 1

## MOMMA ET LE SENS DE LA VIE

Crépuscule. Je suis peut-être mourant. Des formes sinistres entourent mon lit : moniteur cardiaque, bouteilles d'oxygène, flacon de goutte-à-goutte, boucles de tuyaux en plastique – les entrailles de la mort. Je ferme les paupières. Je glisse dans l'obscurité.

Soudain, je saute du lit, je file de ma chambre d'hôpital, je sors en pleine lumière, au soleil du parc d'attractions de Glen Echo où j'ai passé tant de dimanches d'été, il y a des décennies. J'entends la musique des manèges. J'inspire le parfum humide, caramélisé des pommes d'amour et du pop-corn poisseux. Je marche droit devant moi, sans hésiter ni devant le stand du Flan givré de l'Ours polaire ni devant les montagnes russes à double plongeon ni devant la grande roue – tout ça pour aller faire la queue devant la Maison de l'Horreur. Mon ticket acheté, j'attends que la prochaine voiture passe le tournant et s'arrête à grand bruit devant moi. Une fois assis, la barre de sécurité baissée pour que je ne coure aucun risque, je jette un dernier coup d'œil autour de moi – et là, au milieu d'un petit groupe de curieux, je la vois.

Je lui fais signe des deux bras, je l'appelle, si fort que tout le monde m'entend, « Momma ! Momma ! ». Et à cet instant, la voiture bondit en avant et heurte la double porte, qui

s'ouvre et me précipite dans l'énorme gueule noire. Je recule aussi loin que je peux et, avant d'être avalé par l'obscurité, je crie de nouveau : « Momma ! Comment j'étais, Momma ? Momma, comment j'étais ? »

Alors même que je soulève la tête de l'oreiller pour tenter d'évacuer le rêve, les mots restent coincés dans ma gorge : « Comment j'étais, Momma ? Momma, comment j'étais ? »

Mais Momma est six pieds sous terre. Froide comme la pierre depuis dix ans déjà, dans un simple cercueil en pin, au cimetière d'Anacostia, près de Washington. Que reste-t-il d'elle ? Juste des os, je pense. Les microbes ont sûrement nettoyé chaque lambeau de chair. Quelques mèches de fins cheveux gris peut-être, et des bouts de cartilage encore accrochés aux extrémités des plus gros os – le fémur et le tibia. Oh, oui, et la bague ! Nichée quelque part dans la poudre d'os, il doit y avoir la fine alliance en argent filigrané que mon père lui avait achetée sur Hester Street peu après leur arrivée à New York, en troisième classe, depuis leur *shtetl* russe, à un demi-monde de là.

Oui, c'est fini depuis longtemps. Dix ans. Crevée et décomposée. Plus rien que des cheveux, du cartilage, des os, une alliance en argent filigrané. Et son image qui hante mes souvenirs et mes rêves.

Pourquoi ai-je fait signe à Momma dans mon rêve ? J'ai cessé de lui faire signe il y a des années. Combien ? Plusieurs dizaines, sans doute. Et si c'était après cet après-midi, il y a plus d'un demi-siècle, quand j'avais huit ans et qu'elle m'a emmené au Sylvan, le cinéma du quartier, au coin du magasin de mon père ? Il avait beau rester beaucoup de sièges vides, elle s'était effondrée près d'un des petits durs du quartier qui avait un an de plus que moi.

« Ce siège est réservé, madame, grogna-t-il.

– Ouais, ouais ! réservé ! répondit ma mère avec mépris en s'installant confortablement. Voilà qu'il réserve des sièges, le gros malin ! » annonça-t-elle à tous ceux qui pouvaient l'entendre.

Je tentai de disparaître dans le velours bordeaux du coussin.

Plus tard, dans la salle sombre, j'eus le courage de tourner la tête, lentement. Il était là, assis maintenant à quelques rangées de nous, avec son copain. Pas d'erreur : ils me regardaient d'un air mauvais et me pointaient du doigt. L'un des deux me montra même le poing et articula : « Tu vas voir ! »

Momma m'a gâché le Sylvan. C'était devenu territoire ennemi. Interdit, au moins tant qu'il faisait jour. Si je voulais me tenir au courant des séries du samedi – *Buck Rogers*, *Batman*, *Le Frelon vert*, *Le Fantôme masqué* – je devais arriver après le début de la séance, trouver un siège dans le noir, tout au fond de la salle, près d'une sortie, et partir juste avant que les lumières se rallument. Dans mon quartier, rien n'était plus important que d'éviter la calamité majeure : se faire *tabasser*. Prendre un coup, on imagine assez bien : un bleu au menton, et c'est tout. Ou être cogné, giflé, coupé, botté – pareil. Mais être *tabassé* – *ohmondieu* ! Quand est-ce que ça se termine ? Qu'est-ce qui reste de toi ? T'es hors du coup, à jamais affublé de la pancarte « s'est fait tabasser ».

Faire signe à Momma... Pourquoi lui ferais-je signe maintenant, alors que, une année chassant l'autre, j'ai vécu à ses côtés dans un climat d'hostilité ininterrompu ? Elle était superficielle, autoritaire, indiscreète, soupçonneuse, méprisante, pleine de préjugés, et son ignorance atteignait des abîmes (mais elle était intelligente – même moi, je le voyais). Autant que je me souviens, jamais, pas une fois, je n'ai partagé un moment chaleureux avec elle. Pas une fois je n'ai été fier d'elle ; jamais je n'ai été heureux qu'elle soit ma mère. Sa langue empoisonnée avait un mot de mépris pour chacun – sauf pour mon père et ma sœur.

J'adorais ma tante Hannah, la sœur de mon père – sa douceur, son éternelle chaleur, ses saucisses grillées entourées de pain croustillant, son incomparable strudel (recette que je ne connaîtrai jamais puisque son fils refuse de me l'envoyer – mais c'est une autre histoire). J'aimais plus encore Hannah le dimanche. Ce jour-là, son épicerie fine près de la base marine de Washington était fermée et elle autorisait les jeux gratuits au flipper. Elle me laissait jouer des heures. Jamais elle ne protestait quand je mettais de petites boules de papier sous

les pieds avant de la machine afin de ralentir la descente de la boule et de faire un meilleur score. Mon adoration pour Hannah déclenchait chez ma mère une frénésie d'attaques fielleuses contre sa belle-sœur. Momma et sa litanie sur Hannah : la pauvreté d'Hannah, son aversion pour son travail à la boutique, son piètre sens des affaires, son époux lourdingue, dénué de fierté, prêt à accepter tout ce qu'on leur donnait.

Momma parlait abominablement mal, avec un fort accent, son anglais truffé de termes yiddish. Jamais elle ne vint le jour de la fête de l'école ou pour les réunions pédagogiques. Dieu merci ! Je frémissais à l'idée de lui présenter mes amis. Je me battais contre Momma, je la défiais, je criais contre elle, je l'évitais et, finalement, à l'adolescence, je cessai tout bonnement de lui adresser la parole.

La grande interrogation de mon enfance, c'était : Comment Daddy la supporte-t-il ? Je me souviens de merveilleux moments, le dimanche matin, quand lui et moi jouions aux échecs et qu'il chantait gaiement à l'unisson de disques de musiques russes et juives, la tête oscillant en mesure. Tôt ou tard, l'air matinal était ébranlé par la voix de Momma qui criait de l'étage : « *Gevalt, Gevalt*, assez ! *Vay iz mir*, assez de musique, assez de bruit ! » Sans un mot, mon père se levait, éteignait le phonographe et reprenait notre partie d'échecs dans le silence. Combien de fois ai-je prié : Je t'en prie, Dad, je t'en supplie, juste cette fois, envoie-la promener !

Pourquoi donc lui faire signe ? Et pourquoi lui demander, à la toute fin de ma vie, « comment j'étais, Momma ? » Se pourrait-il – et cette possibilité me stupéfie – que toute ma vie j'aie eu cette femme lamentable pour principal public ? J'ai passé ma vie entière à tenter d'échapper à mon passé, de m'élever au-dessus de lui – le *shtetl*, l'entrepont, l'épicerie. Ma vie entière j'ai tendu vers la libération et l'élévation. Se peut-il que je n'aie échappé ni à mon passé ni à ma mère ?

Mes amis qui avaient des mères charmantes, gracieuses, encourageantes – combien je les enviais ! Et comme il est bizarre qu'ils ne soient pas liés à leur mère, ne lui téléphonent pas, ne lui rendent pas visite, ne rêvent pas d'elles, ne pensent

même pas très souvent à elles, tandis que moi, je dois purger mon esprit de ma mère tant de fois par jour ! Aujourd'hui encore, dix ans après sa mort, je tends par réflexe la main vers le téléphone pour l'appeler.

Oh, je peux comprendre tout ça intellectuellement. J'ai donné des conférences sur le phénomène. J'explique à mes patients que les enfants maltraités ont souvent du mal à se dégager de leur famille dysfonctionnelle, alors que les enfants ont beaucoup moins de conflits intérieurs quand s'éloignent des parents aimants. N'est-ce pas, après tout, la tâche des bons parents de permettre à leur enfant de quitter la maison quand il a grandi ?

Je le comprends mais ça ne me plaît pas. Je n'aime pas que ma mère me rende visite chaque jour. Je déteste qu'elle se soit insinuée dans des interstices de mon esprit d'où je n'arrive pas à la déraciner. Plus que tout, je déteste l'idée qu'à la fin de ma vie, je me sente contraint de demander : « Comment j'étais, Momma ? »

Je pense à son fauteuil trop profond dans sa maison de retraite de Washington. Il bloquait en partie l'entrée de son appartement, car il était flanqué de tables comme des sentinelles sur lesquelles s'empilaient au moins un exemplaire, parfois plus, de chaque livre que j'avais écrit. Avec une douzaine de livres et deux douzaines de plus grâce aux traductions en d'autres langues, les piles oscillaient dangereusement. Il eût suffi, imaginai-je souvent, d'un frémissement de terre mineur pour l'enfouir jusqu'au nez sous les livres de son seul fils.

Chaque fois que je lui rendais visite, je la trouvais dans ce fauteuil, deux ou trois de mes livres sur les genoux. Je la voyais les soupeser, les sentir, les caresser – tout ce qu'on veut, sauf les lire. Elle était presque aveugle. Mais, même avant de ne plus y voir, elle n'aurait pu les comprendre : elle n'avait pour instruction qu'un cours de naturalisation pour devenir citoyenne américaine.

Je suis écrivain. Momma ne peut pas lire. Pourtant, je me tourne vers elle pour donner un sens à l'œuvre de ma vie. Et comment l'évaluerait-elle ? À l'odeur, au poids de mes livres ?

L'aspect de la couverture, le toucher lisse, huileux-sec façon Teflon de la jaquette ? Toutes les pénibles recherches, tous mes éclairs d'inspiration, tous ces moments fastidieux en quête de la pensée correcte, de la phrase élégante – de tout cela, elle ne saurait jamais rien.

Le sens de la vie ? Le sens de *ma* vie. Justement, les livres empilés dangereusement sur les tables de Momma contiennent des réponses prétentieuses à ce genre de question. « Nous sommes des créatures en quête de sens, ai-je écrit, qui doivent s'accommoder de l'inconvénient d'être lancées dans un univers qui n'a intrinsèquement aucun sens. » Puis, pour éviter le nihilisme, j'explique que nous devons nous engager dans une double tâche. Premièrement, inventer ou découvrir un projet donnant sens à la vie et assez solide pour soutenir une vie. Deuxièmement, nous efforcer d'oublier notre acte d'invention et nous convaincre que nous n'avons pas inventé mais découvert ce projet donnant sens à la vie – qu'il a une existence indépendante « au-dehors ».

J'ai beau feindre d'accepter sans jugement la solution adoptée par chacun, en secret, je les classe en strates de cuivre, argent et or. Certains sont stimulés toute leur vie par une vision de triomphe vindicatif ; d'autres, enrobés de désespoir, ne rêvent que de paix, de détachement, de se libérer de la douleur ; certains dédient leur vie au succès, à l'opulence, au pouvoir, à la vérité ; d'autres cherchent une transcendance et s'immergent dans une cause ou dans un autre être – un être aimé ou d'essence divine ; et il y en a qui trouvent le sens de leur vie dans le service aux autres, dans une remise en cause permanente de soi ou dans une expression créatrice.

« Nous avons l'art, a dit Nietzsche, pour ne pas périr de la vérité. » Je considère donc la créativité comme la voie royale et j'ai transformé toute ma vie, toutes mes expériences, tous mes rêves en une sorte de tas de compost intérieur et fumant à partir duquel je tente de former, de temps à autre, quelque chose de nouveau et de beau.

Mais mon rêve dit autre chose. Il prétend que j'ai consacré ma vie à un tout autre but : conquérir l'approbation de ma mère morte.

Cette accusation est si puissante que je ne peux l'ignorer, et elle me trouble trop pour que je l'oublie. Mais les rêves, comme je l'ai appris, ne sont ni impénétrables ni immuables. Presque toute ma vie j'ai joué avec les rêves. J'ai appris à les apprivoiser, à les dépecer, à les reconstruire. Je sais comment extraire des rêves leurs secrets.

En laissant ma tête retomber sur l'oreiller, je suis donc parti remonter le fil du rêve jusqu'au moment où je grimpe dans la voiture de la Maison de l'Horreur .

La voiture s'arrête brutalement, me projette contre la barre de protection et, l'instant d'après, elle change de direction et recule lentement par-delà les portes battantes pour ressortir dans le soleil de Glen Echo. Je crie en agitant les deux bras : « Momma, Momma ! Comment j'étais ? »

Elle m'entend. Je la vois se frayer un chemin dans la foule, bousculer les gens à droite et à gauche. « Oyvin, quelle question ! » dit-elle en déverrouillant la barre de sécurité pour m'extraire de la voiture.

Je la regarde. Elle a l'air d'avoir cinquante ou soixante ans, forte, massive, portant allègrement un gros sac brodé à anses en bois. Elle est sans charme mais ne le sait pas et marche menton levé comme si elle était belle. Je remarque les plis de chair familiers qui pendent de ses bras et les bas roulés attachés juste au-dessus des genoux. Elle me donne un gros baiser humide. Je feins l'affection.

« Tu as bien fait. Que demander de plus ? Tous ces livres ! Tu m'as rendue très fière. Si seulement ton père était là pour le voir !

– Qu'est-ce que tu veux dire par “tu as bien fait”, Momma ? Comment le sais-tu ? Tu ne peux pas lire ce que j'ai écrit – à cause de tes yeux, je veux dire.

– Je sais ce que je sais. Regarde ces livres ! dit-elle en ouvrant son sac pour en retirer deux de mes ouvrages qu'elle se met à caresser tendrement. De gros livres. De beaux livres. »

Sa façon de les tenir m'agace.

« C'est ce qu'il y a à l'intérieur des livres qui compte. Peut-être ne racontent-ils que des idioties.